



**AgEcon** SEARCH  
RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

*The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library*

**This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.**

**Help ensure our sustainability.**

Give to AgEcon Search

AgEcon Search

<http://ageconsearch.umn.edu>

[aesearch@umn.edu](mailto:aesearch@umn.edu)

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

**SOCIÉTÉS, Relations anthropozoologiques**, n° 108, 2010/2

Bruxelles, De Boeck Université, 140 p.

Ce numéro 108 de la revue *Sociétés*, coordonné par Emmanuel Gouabault et Jérôme Michalon, regroupe dans un dossier, « Relations anthropozoologiques », les communications présentées lors de la journée d'étude « Les relations anthropozoologiques : nouvelles approches et jeunes chercheurs », qui s'est tenue le 18 juin 2009 à Saint-Etienne.

Cette journée a été suivie depuis de deux autres rencontres, en mai 2010 et en juin 2011, ancrées dans la même thématique générale, augmentée d'un sous titre : « Panorama d'une socio-anthropologie des relations humain-animal ».

L'un des objectifs de ces journées est de permettre la rencontre entre jeunes chercheurs et doctorants travaillant en sciences humaines et sociales (SHS) sur la relation entre humains et animaux. Elles visent à permettre un état des lieux des recherches en mettant tout autant l'accent sur les théories mobilisées et les méthodes employées que sur les résultats obtenus. Les animaux, en effet, sont des acteurs nouveaux, du moins en France, de la recherche en SHS et cette nouveauté impose aux chercheurs, conduits à la pluri-disciplinarité, posée comme une vertu dans son principe mais souvent rendue indésirable du point de vue de l'évaluation et de la publication, de faire preuve d'audace et d'imagination dans leur travail.

C'est dans le champ des *Animal studies*, développé dans les pays anglo-saxons que Emmanuel Gouabault et Jérôme Michalon situent leur démarche, dans l'avant-propos du dossier, en posant le constat que les SHS en France sont passées à côté d'un objet, les animaux, qui pourtant peuplent la vie de nos concitoyens et celle des chercheurs eux-mêmes. « *Difficile, remarquent-ils, d'être honnête intellectuellement et de se dire que les sociétés dans lesquelles nous vivons sont ordonnées autour de la séparation de la nature et de la culture, alors qu'une journée dans n'importe quelle ville occidentale permet d'observer des hybridations permanentes entre éléments trop rapidement catégorisés "culturels" ou "naturels"* ». Cette omniprésente hybridité souligne l'absence des animaux en SHS, et c'est aussi par exigence scientifique et équité qu'ils doivent y être introduits.

Les chercheurs sont, en premier lieu, confrontés à des problèmes sémantiques. Comment nommer en français ce champ de recherches pluri-disciplinaire qui concerne la relation entre humains et animaux ? Comment travailler en tant que chercheur en SHS avec les animaux ? C'est à cette dernière question que répondent les huit contributions du dossier. Eric Baratay, en tant que « vieux de la vieille », témoigne de l'évolution des SHS sur la question des relations entre humains et animaux et de son intérêt pour l'historien, mais aussi des apports incontournables de l'histoire pour la thématique. Pour Eric Baratay, l'animal est un acteur à part entière encore sous-estimé dans de nombreux travaux. « *L'histoire, rappelle-t-il en référence à Robert Delort, n'est pas que la science des hommes dans le temps, mais la science des espaces dans le temps* ». Les comportements des animaux ne sont pas figés, on constate au contraire qu'ils évoluent en fonction des transformations des milieux et des conduites humaines.

Jean-Bruno Renard, pour sa part, raconte les controverses qui ont entouré l'axototl, forme larvaire d'une sorte de salamandre vivant aux Mexique. Classer cet animal, confirmer sa forme larvaire a pris plusieurs décennies et a fait le bonheur de nombreux scientifiques du fait des capacités de régénération de cet animal, fort utile pour comprendre les mécanismes du développement. Son inclassabilité et ses possibles métamorphoses ont nourri les imaginaires et l'axototl est devenu un mythe littéraire.

L'article d'Antoine Doré s'appuie sur Jacob von Uexkull et son invitation, introductive à « *Mondes animaux et monde humain* », à une « promenade dans des mondes inconnus ». Il a pour objectif « *d'expérimenter une lecture "par la sociologie" du travail de von Uexkull afin de réinterroger la place accordée aux animaux dans l'analyse des problèmes et des controverses auxquels ils participent* ». Les animaux, remarque l'auteur, ont été distribués dans les différentes disciplines scientifiques sur la base encore prégnante d'une ligne de partage entre sciences de la nature et sciences sociales. Sciences de la nature pourtant peu fiables, sciences sociales encore trop abstraites. Il s'agit donc, pour Antoine Doré, dans une démarche pragmatique et à l'appui de von Uexküll, de brouiller les frontières disciplinaires afin de faire que les animaux comptent, enfin et vraiment.

Jean Estebanez a rencontré des soigneurs dans trois zoos français. Il fait état de la relation aux animaux décrite par ces professionnels. Il s'agit d'un métier difficile, voire dangereux (des accidents mortels sont recensés chaque année), où le plaisir du contact et de la proximité avec les animaux, perçu de l'extérieur par les visiteurs comme un privilège, compensent les difficultés et donnent au soigneur un statut particulier. Entre proximité et distance, le soigneur témoigne de l'ambiguïté de l'animal de zoo, ni sauvage ni domestique.

L'article d'Emmanuel Gouabault revient sur ce qui constituait le sujet de sa thèse, à savoir la figure du dauphin dans les imaginaires sociaux contemporains et occidentaux. Pourquoi, notamment depuis les années 1950, s'intéresse-t-on aux dauphins ? Pourquoi cet animal, classé comme « sauvage », était-il en 1998 l'animal préféré des français ? L'animal fascine, mais la fascination pour cet animal est tout aussi fascinante. Comme le montre l'auteur, les questions posées renvoient à plusieurs sphères sociales (économique, politique, scientifique). Traiter ces questions a donc conduit l'auteur à « *l'élaboration d'un bricolage dans lequel les concepts de "trajet anthropologique" et "d'imaginaire" de Gilbert Durand ont joué un grand rôle* » et à la pratique d'une mythanalyse. A partir de l'hypothèse que si le dauphin est un tel animal d'élection c'est qu'il satisfait certaines attentes, l'auteur revient sur la méthodologie de ses recherches et sur ses résultats. Il reprend pour conclure un constat de Roger Cailliois : « *il n'y a pas de sociétés assez totalement conquises par les puissances de l'abstraction pour que le mythe et les réalités qui lui donnent naissance perdent en elle tout droit et tout pouvoir* ».

Jérôme Michalon propose, à partir d'un travail bibliographique sur la place de l'animal dans les pratiques de soin, et dans le cadre d'une thèse en sociologie des sciences, de considérer que « *les manières qu'ont les scientifiques de penser le monde animal, de mobiliser les êtres animaux dans leurs pratiques et de produire des énoncés à leurs propos, pourraient constituer autant d'objets pour une approche socio-anthropologique de ces rapports* ». Quels rôles jouent les sciences dans la construction de ce nouveau rôle d'acteur du soin proposé à certains animaux ? L'auteur part du constat qu'il existe un « besoin de science » dans les « interactions avec l'animal à but thérapeutique » (I.A.T.), qui vise à dépasser les « belles histoires » et à mettre au jour la *réalité* de ce qui se joue dans la relation de soin avec les animaux, parfois même en opposition avec le réel du travail avec les animaux vécu par les praticiens. C'est cette scientification qu'étudie l'auteur à travers l'analyse de la littérature sur les I.A.T.

Marion Vicart revient sur les raisons qui l'ont menée à orienter sa thèse d'anthropologie sur la relation au chien vers une « phénoménologie équitable ». A partir de la question « où est le chien ? », elle propose de s'y intéresser en tant que « présence située ». Ni l'éthologie cognitive, qui considère le chien comme un loup civilisé, ni l'ethnologie qui lui donne un statut de substitut d'enfant ne permettent de « situer le chien ». L'auteur recourt alors à deux

cadres théoriques qui pensent l'homme dans son rapport à l'animal à travers la notion d'hybridité : l'anthropologie de la nature (Descola) et la sociologie des sciences (Latour) ; cadres intéressants, mais néanmoins à dépasser et qui vont finalement la conduire vers une phénoménographie équitable (Piette), à même de permettre de « situer le chien ». Pour l'auteur, cette focale permettrait de réelles découvertes et témoignerait que le chien pourrait être « *bel et bien le "poil à gratter" dont l'anthropologie a besoin pour éveiller notre intérêt sur nos propres modalités d'existence* ».

L'article d'André Micoud propose de dépasser l'opposition obsolète entre « sauvage » et « domestique » et de remplacer cette polarité par une autre catégorisation, établie à des fins heuristiques (sous forme de schéma dans le texte), qui distinguerait, à la verticale, les animaux « *selon qu'ils sont plutôt du côté du vivant-matière (animaux industrialisés ou confinés) ou plutôt du côté du vivant-personne (animaux de compagnie)* ». A l'horizontale, l'opposition est construite entre les animaux « rustiques », vivant à l'état de liberté, et les animaux dont le « milieu associé » est en grande partie artificiel. Ces catégories ont l'intérêt de permettre de penser le type de relations que nous entretenons avec les animaux, mais aussi, dans le fil des travaux de Foucault, d'Agemben ou de Boltanski, celui que nous entretenons avec nous-mêmes, humains, par exemple avec le fœtus.

L'ensemble du numéro permet d'appréhender les pistes nouvelles ou renouvelées que suivent les jeunes chercheurs et leurs encadrants. Renouveau des questions, des objets, des méthodes : des portes semblent enfin s'ouvrir pour les animaux dans le champ des SHS. Pas pour tous les animaux toutefois, et pas sur certains objets, ce que l'on peut regretter.

Ainsi les animaux d'élevage sont-ils sous-représentés dans les préoccupations des chercheurs. Ils sont absents de ce numéro de *Sociétés*, mais également des éditions suivantes (2010 et 2011) des journées d'étude « Relations anthropozoologiques ». Seule l'intervention de Sébastien Stas (édition 2011) s'intéresse à un animal d'élevage (le cochon piétrain), et pour cause : Sébastien Stas est aussi éleveur. C'est parce qu'il est éleveur qu'il conduit ses animaux dans les champs de l'anthropologie. Mais les animaux d'élevage ne peuvent-ils être portés dans les SHS que par des éleveurs ou d'anciens éleveurs (je renvoie à mon propre parcours en sociologie) ? Si c'est le cas, qu'est-ce que cela veut dire du point de vue de la construction des questions et des objets de recherche en SHS ?

Ce peu d'intérêt pour les animaux d'élevage pose question. Les jeunes chercheurs considèrent-ils que tout a déjà été dit sur les vaches, les cochons, les poules, les chevaux... et les relations que nous entretenons avec eux ? Non seulement tout n'a pas été dit sur nos relations avec ces animaux, mais l'on pourrait même considérer que (presque) tout reste encore à découvrir. Car un objet en effet manque complètement au panorama anthropozoologique, c'est le travail. Et c'est parce que le travail est absent sans doute, que les animaux d'élevage le sont aussi. Or, ce qui construit avant tout nos liens avec les animaux, c'est le travail. C'est le travail, me semble-t-il, qui tire un trait entre anthropo et zoo, pour le meilleur et pour le pire.

L'un des intérêts de ce numéro de *Sociétés* est qu'il rend compte des premiers pas faits par ces jeunes chercheurs dans ce nouveau champ de la relation aux animaux dans les SHS. C'est un bonheur pour eux de pouvoir penser que la route reste encore à tracer et que leur potentiel de recherches avec les animaux n'a plus que les limites que leur mettront ces derniers.

Jocelyne PORCHER  
INRA UMR Innovation, Montpellier  
jocelyne.porcher@free.fr